

**Edmond Cary**

## **MÉCANISMES ET TRADUCTION**

*(Babel, vol. 2, n° 3, 1956, p. 102-107)*



# MÉCANISMES ET TRADUCTION

— Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

— Quoi, monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez plus? (Montesquieu, *Lettres persanes*, 128).

Cette conversation malicieusement rapportée par Rica à Usbek n'est peut-être pas aussi absurde qu'il semble à première vue. Elle pose en tout cas un problème de fond: quelle est la part des mécanismes dans la traduction?

Comme toujours, nous nous heurtons dès l'abord à cette autre question: que faut-il entendre par traduction?

Les réponses varient et elles ont varié. Elles sont différentes selon que l'on pense à la traduction technique, caractérisée par une précision objective propice aux automatismes, ou à la traduction artistique sous ses formes innombrables — poétique, par exemple, ou lyrique — éminemment nuancée, celle-là. Elles diffèrent encore selon les époques.

\* \* \*

Pendant de longs siècles, la traduction a été une oeuvre d'isolés, de personnages étranges et inquiétants pour le commun des mortels. La connaissance des langues étrangères était exceptionnelle; rares aussi étaient les privilégiés détenteurs des secrets de l'écriture. Interprétation et traduction apparaissaient comme des activités quasi magiques, mises au service de souverains ou de dieux. Les princes d'Éléphantine étaient, de père en fils, les chefs-interprètes des premiers pharaons, grands dignitaires investis des plus hautes confiances. Hiouen Tsang se rendit célèbre en osant ce prodige: aller jusqu'en Inde apprendre la langue sacrée et revenir pour traduire les textes bouddhiques.

Parallèlement à la révolution industrielle, l'âge moderne a opéré une révolution dans l'acte de traduction.

De même que la fabrique, puis la grande industrie ont eu pour effet de démocratiser la consommation et de créer des "marchés", c'est la Renaissance qui, d'une part, a salué l'avènement de l'imprimerie, permettant la diffusion du livre, et qui, de l'autre, a vu s'effondrer le dogme millénaire de la langue unique.

L'idée que la multiplicité des langues est un fait contre nature est une des plus solidement ancrées dans l'esprit des hommes. Les peuples primitifs tiennent tous qu'il n'existe qu'une seule langue proprement humaine: la leur. Les religions confirment: "Toute la terre n'avait qu'une seule langue" (Genèse). Le latin, langue de l'Eglise, langue universelle, s'opposait à la diversité des langues qualifiées de vulgaires et qui apparaissaient comme autant de corruptions dues à l'imbécillité humaine.

La Réforme proclama la légitimité des langues "vulgaires". Les grandes découvertes montrèrent que la sphère du latin était loin d'être œcuménique.

En même temps, l'essor des sciences et des techniques amenait l'apparition d'un genre nouveau de traduction, crûment utilitaire et qui allait se dégager de tout souci d'esthétique et d'émotion — la traduction technique.

Ainsi se sont trouvés posés les fondements de ce qu'il faut bien appeler le marché de la traduction. La fonction créant l'organe, pour répondre au besoin nouveau, les traducteurs se sont trouvés dotés de leur premier outil — le dictionnaire.

Si paradoxal que cela sonne aujourd'hui, le dictionnaire bi ou multilingue est d'apparition récente. L'antiquité a connu des *thesaurus*, savants dictionnaires d'une langue donnée; le moyen-âge a produit quelques glossaires, répertoires de circonstance, donnant quelques lignes de mots avec traduction en regard. Mais il faut attendre la Renaissance pour que surgissent brusquement de toutes parts ces listes d'équivalences qui caractérisent, pour nous la notion même de dictionnaire. Un *Catholicon* latin-français est daté de 1498; en 1539, Robert Estienne donne un dictionnaire français-latin. La floraison est aussitôt exubérante: dès 1550 on imprime un "Dictionnaire des huit langaiges". Et, presque dans le même temps, apparaissent les premiers dictionnaires scientifiques et techniques.

Le dictionnaire est l'élément premier de la mécanisation de la traduction. On pourrait définir un dictionnaire comme l'outil qui permet de traduire sans connaître l'une des deux langues. Face à l'artisan polissant son chef-d'œuvre, la machine permet l'usine où une main d'œuvre anonyme produit des objets en série. Face à Saint Jérôme, le dictionnaire rend possibles les bureaux de traduction modernes.

Un marché s'est donc trouvé créé — immense, varié — et, simultanément, la possibilité de traduire au rythme imposé par ce marché, grâce à des aides qui suppléent aux lacunes du savoir humain, tant pour les langues que pour les matières.

De ce fait a évolué la notion même de traduction.

A la place d'une traduction idéalement conçue comme une re-création, comme une naturalisation pouvant tolérer une large marge de liberté (principe des belles infidèles), s'impose la reproduction scrupuleuse en une autre langue d'un original donné. On demandait hier au texte de venir à la rencontre du lecteur. Désormais, la diffusion des connaissances linguistiques aidant, il appartient au lecteur de faire presque tout le chemin. Le phénomène n'est pas limité au seul domaine technique: il fait tache d'huile sur la traduction artistique.

Dans la traduction spécifiquement technique, le problème primordial qui se pose est celui du vocabulaire. C'est à dire de la pièce détachée. La traduction cesse d'être un acte synthétique. Ce qui importe au traducteur technique, c'est de trouver et d'agencer avec rigueur des rouages comptés reproduisant exactement un autre ensemble. De part et d'autre, ces rouages sont strictement définis, normalisés: à la limite ils sont interchangeable. Au vieil adage: il n'existe pas d'équivalents parfaits, se substitue le précepte: il faut que s'élaborent des équivalents scientifiquement irréprochables.

Une science nouvelle prend corps, la terminologie. Comment se forment les mots, comment ils s'emploient: cette étude occupait déjà les grammairiens. Voici qu'on renverse le problème: comment il y a lieu de former les mots, comment il est obligatoire de les employer. La prolifération des traductions, surtout, ouvre un large champ d'action aux terminologistes, qui apprennent à parler en maîtres. Jusque là, "usage", c'est-à-dire la vie spontanée d'une langue, commandait aux traducteurs comme aux grammairiens: voici que les terminologistes plient le langage même aux exigences du siècle et lui imposent leurs lois.

\* \* \*

Nous en arrivons ainsi à la deuxième phase de la révolution machiniste.

Depuis quelques années, le monde résonne de controverses sur l'automatisation. Aux machines traditionnelles se sont superposées des machines nouvelles, qui guident les premières et supplantent l'ouvrier.

Dans la traduction, de même, des machines se construisent qui, enregistrant un dictionnaire, lui superposent un ensemble de "consignes" et l'opération de traduction peut s'effectuer sans intervention humaine.

D'autres, dans cette revue, décriront le fonctionnement et les aspects scientifiques et techniques de ces appareils. Qu'il nous suffise d'affirmer ici que cet avatar de la traduction nous paraît s'inscrire

dans la suite normale de l'évolution d'un acte qui n'a cessé de se transfigurer de siècle en siècle et qu'il répond aux lois internes du développement de la traduction comme aux exigences externes du monde actuel.

Car il est de fait que, dans un monde qui, sous peine d'asphyxie, a besoin d'échanges accrus et qui voit s'accumuler — dans les archives des organisations internationales, dans les bibliothèques et les centres de documentation — des piles de papiers qui contiennent parfois des trésors et qui se perdent faute de traduction, la machine vient à son heure et qu'à son rythme le plus frénétique elle aura toujours du pain sur la planche.

L'opération, théoriquement, peut se passer de toute intervention humaine. Mais le passé nous a déjà apporté le paradoxe bien connu des machines pouvant remplacer les hommes et donnant au contraire naissance à une classe ouvrière prodigieusement nombreuse. S'il est indubitable qu'au point de vue strictement technique l'opération de traduction mécanique (compte tenu des limitations de sujet et de vocabulaire sur lesquelles nous n'insisterons pas) peut bel et bien se passer de l'homme, il est non moins évident que, pour fonctionner valablement, une telle machine doit s'entourer de dizaines de milliers de secrétaires de préférence bilingues, et d'un nombre encore plus élevé de traducteurs-réviseurs, appelés non pas à effectuer les opérations brutes de la traduction, mais à contrôler et à polir l'œuvre de la machine<sup>1</sup>).

Ce qu'elle assume, ce sont les opérations brutes de la traduction, permettant à des dizaines de milliers d'hommes de s'affranchir de ces besognes de tâcherons pour s'élever aux œuvres nobles du fait de traduire. Et l'un des premiers effets de la traduction mécanique, avant même que se mette en marche une machine réelle, sera sans doute de mieux faire comprendre les processus mal explorés encore de la traduction et la part de mécanisme qu'ils contiennent. Une lumière nouvelle est ainsi versée sur maint phénomène du langage et de la pensée.

\* \* \*

Le langage sera sans nul doute le premier bénéficiaire de ce progrès nouveau des connaissances. De quel langage s'agit-il cependant?

Par rapport à la machine à traduire, le langage est essentiellement une matière première. N'intéresse la machine — et ne reçoit les honneurs de l'étude fouillée — qu'une des fonctions propres au langage, celle qui fait de lui un outil de communication, une technique de description. Or le langage joue d'autres rôles encore.

Très sensible demeure jusqu'à nos jours le caractère esthétique de l'expression parlée ou écrite. Moins répandue paraît être l'admission d'une des autres composantes traditionnelles du verbe, la composante magique.

De tous temps, pourtant, la parole a été reconnue comme douée d'une vertu dynamique, d'un pouvoir créateur. L'antiquité de tous les peuples en a été persuadée. Dire un mot, c'était créer une chose; nommer un être, c'était se le soumettre — tant pour les anciens sumériens que pour les fils de Han et bien d'autres encore. Au commencement était le verbe, et c'est le verbe qui crée les réalités sensibles.

De là l'usage répandu dans de nombreux pays de donner un nom secret à l'enfant, qui est son vrai nom, le nom public n'étant qu'un attrappe-nigaud pour les mauvais esprits ou les sorciers. Et qu'est-ce que la prière de toutes les Eglises et l'incantation ou la conjuration de toutes les superstitions et sorcelleries, sinon un acte de foi dans la force efficace de la parole?

De nos jours, le sentiment religieux paraît s'estomper et nous éprouvons quelque gêne à reconnaître ces vérités. Quand nous parlons de la magie des mots, nous préférons hypocritement penser à la seule

<sup>1</sup> Cf. E. CARY: *la Traduction dans le monde moderne*, Chapitre XV „la Machine à traduire” — Genève 1956. Editions Georg & Cie. S. A.

littérature, à la "fiction", et nous affectons de ne voir qu'une boutade dans cette affirmation (lancée pourtant par le XXe siècle) que la nature imite l'art.

Toutefois, par un curieux paradoxe, à mesure justement que s'amplifie et s'affirme le règne de la science et de la technique, à mesure que la langue se cantonne dans des emplois ancillaires de la technique, une tendance se développe dans la littérature, et singulièrement dans ses sphères les plus élevées, de reconnaître droit de cité à une langue qui ne soit plus un moyen de communication.

"La poésie est une langue à part que les poètes peuvent parler sans crainte d'être entendus", proclame Jean Cocteau, de l'Académie française. Depuis le surréalisme, le public le moins sophistiqué a admis qu'il existait des œuvres composées en un langage foncièrement différent du brave langage discursif objectivement étalonnable et transmissible suivant des règles de raison. Nous sommes à l'âge des terminologistes et des normalisateurs. Mais aussi à celui de Mallarmé et de Joyce, d'André Breton et de Khlebnikov. "Il n'existe pas d'œuvre sérieuse qui ne s'exprime par l'hieroglyphe", renchérit le même Cocteau.

Peut-être n'est-il pas illégitime de voir dans ces manifestations une manière d'obscurantisme, un sursaut des ténèbres contre l'inévitable progrès des lumières. Peut-être. Il est non moins légitime de discerner dans cette réaction un geste de défense — hors de la religion et de la magie — destiné à sauvegarder la fonction créatrice et dynamique du verbe.

Ce langage-là échappe évidemment à toute forme de traduction mécanique, que ce soit par voie de machine électronique ou de piochage de dictionnaire. La plupart des attaques lancées contre les machines à traduire électroniques procèdent de ce malentendu initial. Dès l'abord, il a toujours été entendu que la machine ne saurait "processionner" ni de la poésie, ni de la prose artistique, ni le moindre effet de style. Il est inutile de se moquer de la tour Eiffel parce qu'elle ne sait pas sauter à la corde. Seulement, le traducteur qui travaille à coups de dictionnaire ne sait pas non plus sauter à la corde et ne traduit pas Mallarmé. C'est précisément parce qu'il y a de plus en plus d'hommes qui traduisent mécaniquement (et qui parlent mécaniquement) et que la poésie, par réflexe défensif, se mue de plus en plus en une langue que le poète adopte pour n'être pas entendu qu'on dit aujourd'hui communément que la poésie est intraduisible. Hier, pourtant, on ne traduisait que de la poésie, et les plus grands chefs-d'œuvre de traduction portent sur des poèmes.

\* \* \*

Quelle est donc la part que peut revendiquer la "TM"? Elle est immense, sans doute. Mais encore plus vaste est le domaine qui lui demeure interdit. Les genres littéraires englobent actuellement les trois quarts des traductions éditées de par le monde, et leur proportion dans l'édition va croissant. Jamais, en somme, la part de l'art n'a été aussi grande dans la vie des hommes.

Voilà qui heurtera sans doute comme un paradoxe. Il est de bon ton de s'apitoyer sur le crétinisme de notre époque et la vulgarisation de toutes les valeurs. On pleure déjà la mort de l'Art avec un grand A.

Trop facilement, on oublie qu'au long des âges, "l'œuvre d'art" n'a été l'apanage que d'une infime élite. Les émouvantes productions de l'art dit populaire attestent surtout les possibilités inhérentes à tout être humain et la persistance obstinée du désir du beau en dépit de toutes les misères, et l'indigence des moyens existant pour satisfaire ce désir.

De nos jours seulement — grâce à la radio, au cinéma, à la photographie, à l'imprimerie, (grâce aussi à la traduction, dans sa modeste province) — l'homme commence à vivre dans un climat esthétiquement qualifiable. C'est pour cela, sans doute, qu'on est en droit de crier au mauvais goût — des

films, des chromos, des best sellers, des émissions de TSF. La chaumière ne contenait ni chromos ni radio. Elle échappait au mauvais goût, car les notions de goût ne s'appliquaient pas à elle. Il n'y avait pas de conflit, faute de champ de bataille.

Aujourd'hui, le combat entre le beau et le laid est engagé dans la vie de chacun et dans l'existence quotidienne de tous. Ne nous plaignons pas des coups que l'on y reçoit à chaque pas. Cette bataille-là est encore une forme de vie et contient une promesse de victoire.

Ce sont les esclaves d'acier qui, dans le monde moderne, ont libéré l'art et en ont fait une force explosive lancée à la face de chaque homme. Si la traduction électronique supplante la traduction mécanique humaine, n'aura-t-elle pas fait œuvre utile? Loin de supprimer les traducteurs, ne lui appartiendra-t-il pas de permettre enfin aux traducteurs de traduire?

\* \* \*

Est-ce à dire, cependant, que la traduction mécanique confiée à la seule électronique n'évoluera plus nécessairement que dans les régions sereines et glacées de la logique rigoureuse et de la raison faite langue? Il est permis d'en douter.

Nous avons parlé d'obscurantisme à propos de certaines formes d'art. N'oublions pas que le langage technique porte en lui les germes autrement redoutables d'un obscurantisme *sui generis*.

A mesure que la technique se spécialise et que s'affinent les concepts rendus par des mots de plus en plus fragmentaires (plan - planification - planning - et planage, planeuse etc), le langage perd de sa valeur d'outil de communication générale. Les notions relatives à la technique la plus importante de notre temps, celles de l'atome, apparaissent comme pratiquement intransmissibles par les ressources habituelles du langage. Les producteurs d'émissions radiophoniques culturelles en ont fait l'expérience répétée, en dépit de tous les efforts de clarté et de vulgarisation de la part des conférenciers.

Le développement de techniques multiples et cloisonnées mène à la constitution de langages cryptiques, inaccessibles au profane. L'honnête homme de naguère préférerait le mot abstrait, généralement compris. La religion du mot "propre", la manie du concret compromettent de nos jours l'intelligibilité même de la langue. Le fétichisme technologique favorise la naissance de mille jargons dits précis et qui ont tous pour caractéristique, et bientôt pour raison d'être, de n'être pas compris en dehors d'un cercle d'initiés de plus en plus restreint. C'est d'une tendance analogue que relève l'actuel engouement pour toutes sortes d'expressions chiffrées: abréviations, apocopes, sigles etc. C'est un snobisme contagieux: le journaliste rougira de ne pouvoir nommer chacune des pièces de la machine qu'il décrit, et l'écrivain est tout aise s'il peut désigner "exactement" la matière dont est fait le capuchon de son stylo.

Le langage technique porte en lui les germes d'une langue hiéroglyphique, d'un de ces langages sacrés dont la possession conférait la puissance. La traduction mécanique accélérerait et renforcerait encore monstrueusement le processus. Car elle a de son côté des caractéristiques de fixité, de convention, de résistance aux modifications, qui sont les traits propres des langues sacrées.

Tant qu'elle sera tenue en laisse par des réviseurs pointilleux, tant que des linguistes s'emploieront efficacement à assouplir et à rectifier sa marche, elle sera contrainte de refréner sa nature. Pour peu que sa production soit jugée digne de se présenter telle quelle à une utilisation "interne" d'abord, "intercentres" ensuite, "pour public averti" bientôt, pour peu qu'elle esquive le rigoureux contrôle humain, elle se mettra à sécréter sa propre langue. Cette langue, distincte de tout parler humain, contaminera celui-ci et engendrera à l'infini des façons de parler et de penser inhumaines. Cet idiome, en effet, ne sera en rien comparable aux errements de nos langues connues, produits de tâtonnements

séculaires et d'habitudes invétérées. Il jaillira d'une logique prétendue infaillible, agencée en vertu de lois avérées. Il aura tout le prestige d'une langue surhumaine.

Serait-il vrai que la technique est le dernier refuge de la magie?

\* \* \*

Saluons-la, la machine à traduire. Peut-être — et c'est le vœu que nous formons — réussira-t-elle effectivement à abattre la besogne à laquelle ne suffisent plus les forces humaines et, ce faisant, aidera-t-elle des hommes à se consacrer à des tâches de plus haute humanité.

Avant même qu'aient commencé à vibrer ses balais, son premier mérite sera assurément de mieux faire connaître ce qu'est l'opération même de traduction — la part de mécanisme et celle d'art qu'elle contient —, ce qu'est le langage, ce qu'est la pensée, ce qu'est l'homme.

Ses révélations nous surprendront peut-être et nous indigneront. Ne les récusons pas. Ne les redoutons pas non plus, ni comme traducteurs, ni comme hommes. Elle grandit notre pouvoir et accentue nos faiblesses. Que les sauvages fuient devant un miroir grossissant. Née de nous, elle ne peut que nous renvoyer notre image — exaltée ou caricaturale. Profitons-en, étudions-nous, jugeons-nous: ne comptons par sur elle pour nous guérir ni de nos peines, ni de nos folies.

\* \* \*